

Libretto

ALAIN RENÉ LESAGE

LES AVENTURES
DE BEAUCHESNE

CAPITAINE DE FLIBUSTIERS

roman

Préface de
SERGE FILIPPINI

Libretto

© Éditions Phébus, Paris, 1991.

ISBN : 978-2-36914-447-2

PRÉFACE

DU BON USAGE DE LA SAUVAGERIE

La cruauté est l'inclination la mieux partagée, art en lequel rivalisent la nature, les hommes et les dieux, et c'est pourquoi sans doute il n'est pas de bon livre qui ne soit l'écho même lointain de quelque injustice, fût-elle des plus communes, comme celle d'être né par exemple, ou d'être né trop tôt ou trop tard, ou encore trop pauvre ou trop riche, dans un monde à coup sûr trop sévère ou trop doux ; pas de bon livre en somme qui ne se nourrisse de cauchemars, de barbarie, de perversion. Qui aimerait Robinson s'il ne nous fallait souffrir avec lui la violence du naufrage et la brutalité des éléments, trembler à ses côtés à la vue des cannibales ? Quelle carrière eût fait le chevalier de la Manche dans nos mémoires si nul aubergiste n'avait pris un malin plaisir à le ridiculiser, s'il ne s'était trouvé aucun chevrier pour lui sauter à la gorge, aucun muletier pour rouer de coups sa Rossinante, aucun valet sadique pour arracher un à un les poils de la barbe à son fidèle écuyer ?

Il ne serait pas difficile de trouver dans la vie d'Alain René Lesage (1668-1747) les déceptions morales, financières et physiques qui ont aiguisé sa plume jusqu'à la rendre si nerveuse et si vivante, si dure aussi lorsque sa phrase en quelques mots assassine ses vieux ennemis : les mauvais parents, les collecteurs d'impôts, les moines, les « belles du grand air, qui savent donner du relief à l'amant qu'elles coulent à fond »,

ou encore les médecins dont la pédanterie menace de vous jeter dans les bras de la mort. On dit que l'écrivain dédaigna superbement la jolie somme que lui offrit un groupe de banquiers s'il acceptait de retirer de l'affiche *Turcaret*, cette satire qu'ils jugeaient scandaleuse; preuve qu'il avait aussi le talent de maltraiter ses adversaires jusque sur leur propre terrain – mais peu importe. Plus que les vicissitudes d'une existence concrète, nous intéressent les *fictions* et les insolentes peintures de caractères auxquelles elles ont prêté leur concours, l'univers enchanteur où elles ont finalement pris place. Et l'auteur du très célèbre *Gil Blas* nous offre ici un *roman* au sens plein du terme, une œuvre de mouvement et d'imagination cruelle dont on se demanderait comment elle a pu se laisser oublier si tel n'était pas l'esprit français: il se fait une si haute idée de la littérature qu'il lui arrive d'avoir honte de ses réussites lorsqu'elles concernent des genres réputés moins élevés, et de négliger un livre formidable sous le prétexte qu'il est *aventureux*. Il est peut-être temps de réviser nos jugements, et d'admettre qu'il existe des chefs-d'œuvre dans l'ombre des bibliothèques.

Paru en 1734, *Les Aventures de Monsieur Robert Chevalier, dit de Beauchesne, capitaine de flibustiers dans la Nouvelle-France* est un des derniers livres de Lesage, volontairement écrit dans une langue à la fois riche et rocailleuse – ou si l'on préfère dans un style «un peu trop marin», comme nous en avertit une aimable note de l'éditeur. L'écrivain possède alors parfaitement son art, dont on se souviendra qu'il l'a notamment appris en traduisant Lope de Vega, Calderón et Avellaneda, le mystérieux auteur de la fausse – ou vraie – suite du *Quichotte*. Drame et comédie, voyages au bout de la terre, déguisements et coups de théâtre, tels sont les ingrédients de la meilleure tradition romanesque.

L'ouvrage est un roman à plusieurs pistes, selon l'expression chère à Vladimir Nabokov, dans lequel s'éloignent et se

rapprochent comme les fils d'un écheveau les vies de plusieurs héros d'importance sensiblement égale. Emportés dans d'incessants périples vers un ailleurs toujours inaccessible et en définitive rien moins que géographique, ceux-ci ne se perdent de vue dans des manoirs ou des auberges de poste que pour se croiser à nouveau à Saint-Domingue, au Petit-Goâve ou à Québec. Entre-temps, ils auront tâté en Irlande de la prison de Kinsal, ou bien on les aura embarqués de force avec des malfrats destinés à peupler la « Nouvelle-France » ; souvent ils auront changé d'identité, quand ce n'est pas de sexe. Profusion de personnages, abondance de situations se répondant les unes les autres, construction en abyme, tout vient ici justifier le jugement que Sainte-Beuve portait sur l'écrivain : « Il faisait du métier. Mais il le faisait avec naturel, avec facilité, avec un don de récit et de mise en scène qui était son talent propre, avec une veine de raillerie et de comique qui se répandait sur tout, avec une morale vive, enjouée, courante, qui était sa manière même de sentir et de penser. » *Les Aventures du chevalier de Beauchesne* ne démentiront pas ce jugement : c'est en effet d'un livre de style qu'il s'agit, dont l'écriture dépourvue d'artifice cascade comme l'action elle-même, sans jamais faiblir dans sa course, en une succession d'images féroces.

On notera que le thème du livre vient renforcer l'un des mythes fondateurs des Lumières : l'ensauvagement – à ceci près que c'est d'un ensauvagement volontaire qu'il s'agit, ce qui ne contribue pas peu à la tonalité mordante et ironique de l'œuvre. Deux des principaux personnages en sont le narrateur lui-même, le turbulent M. de Beauchesne, et la hiératique Marguerite Duclos, êtres possédés par une même passion, mystérieuse modalité de leur tempérament qui les force non seulement à courir au-devant de tous les dangers, mais à vouloir remonter aux sources de la vie primitive.

Le premier, né au Canada, rêve durant toute son enfance

d'être un jour enlevé par ces fabuleux Iroquois que les Canadiens s'efforcent de maintenir aux frontières de leur monde. Il n'aspire qu'à accomplir avec eux les terribles actions pour lesquelles il se sent fait, dit-il, et que sa famille lui interdit – et quel sommeil d'enfant n'a pas été troublé par ce désir d'enlèvement? Qui ne l'a caressé, le secret espoir d'être enfin arraché aux siens et cloué nu aux poteaux de couleurs? À l'issue d'une expédition vengeresse lancée par les Indiens, le futur aventurier, s'étant libéré de l'étouffant giron maternel, sera effectivement victime d'un rapt à Montréal – victime consentante s'il en fut: « Comme je cherchais des yeux les Iroquois, j'en aperçus douze ou quinze qui démeublaient une maison avant que de la brûler, et qui en enlevaient deux petits enfants. Je criai aussitôt à pleine tête: "Quartier, messieurs, quartier! Je me rends; emmenez-moi avec vous." » Les Indiens initieront ce bon élève à leurs mœurs, à leur police et à leur sens de l'honneur, épreuve à l'issue de laquelle il n'aura d'autre choix que de devenir un héros de la flibuste, ce lieu de la civilisation où la vie et la justice ont encore un prix, puisqu'on y frôle à chaque instant les vertigineux abîmes de la mort violente.

Marguerite, elle, trouve une issue à son malheur en choisissant de régner sur les peuples primitifs, tellement l'ont déçue les tyrans que la Providence a eu la bonté de lui donner pour parents. Quand nous faisons sa connaissance, elle paraît frêle et résignée, mais la violence qui habite son âme se révèle soudain, et il nous semble alors l'entendre crier: quitte à vivre avec des sauvages, autant qu'il s'agisse de sauvages authentiques! Elle finira *sakgame* de ses Hurons, souveraine heureuse en pays aborigène, experte à enseigner à son peuple un bonheur, une sagesse et un plaisir que ses géniteurs lui avaient refusés.

Ces deux héros modernes – le pirate, l'aventurière – ne se rencontreront jamais, mais par un étrange effet de contrepoint littéraire, leurs destinées resteront unies dans la mémoire du

lecteur, un peu comme se sont rejoints Victor de l'Aveyron et le bon sauvage de Jean-Jacques, qu'il nous arrive encore d'apercevoir, assis côte à côte sur un gouffre de mystère, à l'horizon d'un siècle déjà fatigué des prouesses de la raison.

Qu'on ne s'y méprenne pas, cependant : le jeune Beauchesne ne s'en va nullement rejoindre les sauvages parce qu'il les croit vertueux, mais bien parce qu'il est lui-même un sauvage, un indiscipliné, un insolent, un rebelle. Nous ne trouverons donc nul paradis terrestre au bout de son voyage, nul individu naturellement bon. Le romancier Lesage, en effet, n'a que faire de ces naïvetés de philosophe. Il semble que pour lui – et ce sympathique et revigorant pessimisme ne manque pas de le rapprocher d'un Cervantes –, partout en ce monde règnent la peur, le tourment et la mort. Le salut, son héros ne le doit qu'à l'astuce, au courage de vivre et à la fortune, quand elle daigne se manifester ; la liberté, il ne la rencontre pas dans sa famille native, certes non ! mais dans celle – la flibuste, les Hurons – qu'il a choisie pour sienne, parce qu'elle était la sienne, tout simplement. Et quant au bonheur, il ne réside même pas dans la sauvagerie, qui à tout prendre ne vaut guère mieux que la *civilisation* ; tout au plus se laisse-t-il saisir dans le sentiment que parfois l'on éprouve d'avoir accompli, peut-être, son inévitable et épineux destin.

SERGE FILIPPINI

LE LIBRAIRE AU LECTEUR

Le chevalier de Beauchesne, auteur de ces Mémoires, après avoir passé près de cinquante ans au service du roi, tant sur terre que sur mer, vint en France avec une fortune considérable ; mais la passion qu'il avait pour le jeu la déranga bientôt, sans parler de quelques affaires d'honneur que son esprit brusque et violent lui suscita, et qu'il ne put accommoder qu'aux dépens de sa bourse. Il perdit plus des deux tiers de son bien à Brest, à Saint-Malo, à Nantes, et alla s'établir à Tours avec le reste. C'est dans cette dernière ville qu'ayant pris querelle avec quelques Anglais, il se battit, le 11 décembre 1731, et trouva dans ce combat une mort qu'il avait impunément affrontée dans les abordages les plus périlleux.

Dans les heures que sa fureur pour le jeu lui permettait d'employer à d'autres amusements, il s'occupait volontiers à mettre par écrit les événements de sa vie, à se rappeler tous les coups de main qu'il avait faits, tous les dangers qu'il avait courus : c'était, après le *tôpe et tingue*, le plus grand de ses plaisirs.

Un autre motif l'excitait encore à ce travail, qu'il regardait comme utile à la société ; il s'imaginait qu'on lui saurait un gré infini des moindres détails qu'il ferait des rencontres où il avait commandé ; puisque, selon lui, un capitaine de vaisseau et un simple patron de barque devaient avoir autant de prudence, d'adresse et de courage dans leur conduite qu'un amiral dans la sienne.

Peu de temps après la mort de M. de Beauchesne, un des amis de sa veuve et des miens m'écrivit de Tours, et me manda qu'il avait déterminé cette dame à faire imprimer les Mémoires que son mari lui avait laissés. Effectivement elle me les envoya, en me priant de les mettre au jour, s'ils ne me paraissaient pas indignes de la curiosité du public. Je les ai lus, mon cher lecteur, et j'ai jugé qu'ils contenaient des choses qui pourraient vous être agréables ; au reste, si dans quelques endroits vous trouvez le style un peu trop marin, souvenez-vous que c'est celui d'un flibustier.

Avertissement tenu par Étienne Ganeau
dans son édition de 1732
réalisée avec
« approbation et privilège du Roy »

LIVRE PREMIER

DE L'ORIGINE

DE M. LE CHEVALIER DE BEAUCHESNE

ET DES AMUSEMENTS DE SON ENFANCE.

IL SE FAIT À SEPT ANS ENLEVER PAR LES IROQUOIS,
OÙ IL EST ADOPTÉ PAR UN DE CES SAUVAGES. SES OCCUPATIONS
CHEZ EUX. IL EST REPRIS QUELQUES ANNÉES APRÈS PAR
LES CANADIENS, ET RENDU À SES PARENTS. IL S'ASSOCIE
AVEC QUELQUES ALGONQUINS, ET FAIT AVEC EUX DIVERSES
EXPÉDITIONS. APRÈS AVOIR CHASSÉ QUATRE CENTS HOMMES,
FAIT LEVER LE SIÈGE DE PORT-ROYAL, ET OBLIGÉ CINQ MILLE
ANGLAIS À SE RETIRER, IL QUITTE SES ALGONQUINS, ET
SE FAIT FLIBUSTIER. IL VA CROISER SUR LES CÔTES
DE LA JAMAÏQUE, SOUS LE CAPITAINE MORPAIN,
ET ENSUITE SOUS LE FAMEUX MONTAUBAN,
APRÈS LA MORT DUQUEL
IL EST ÉLU CAPITAINE.

Mon père et ma mère, Français d'origine, allèrent s'établir en Canada, aux environs de Montréal, sur le fleuve Saint-Laurent. Ils vivaient là dans cette heureuse tranquillité que procure aux Canadiens la soumission que le gouvernement exige d'eux. J'aurais été bien élevé, si j'eusse été disciplinable ; mais je ne l'étais point. Dès mes premières années je me montrais si rebelle et si mutin qu'il y avait sujet de douter que je fisse jamais le moindre honneur à ma famille. J'étais emporté, violent, toujours prêt à frapper et à payer avec usure les coups que je recevais.

Je me souviens que ma mère voulut un jour m'attacher à un poteau pour me châtier plus à son aise, et que, n'en pouvant toute seule venir à bout, tout petit que j'étais, elle pria un jeune prêtre, qui venait au logis m'apprendre à lire, de lui

prêter la main. Il lui rendit ce service fort charitablement, dans la pensée que cette correction pourrait m'être utile ; en quoi certes il se trompa. Bien loin de regarder son action comme un trait de charité dont je lui étais redevable, elle passa dans ma petite tête pour une injure qui me déshonorait, et que je devais laver dans son sang.

Je tournai donc toute ma fureur contre ce pauvre diable de maître, et je résolus de le tuer. Me sentant trop faible pour exécuter seul un si grand projet, je le communiquai à plusieurs enfants, aussi méchants que moi, qui ne manquèrent pas de l'approuver, et de m'offrir leurs bras pour une mort si juste. Les conjurés se munirent de pierres, et assaillirent tous ensemble le misérable auquel ils en voulaient ; de façon qu'il aurait éprouvé le sort du premier martyr chrétien, si quelques personnes qui passèrent par hasard dans ce temps-là ne l'eussent dérobé à nos coups. Ce bon ecclésiastique, nommé Périac, est revenu en France dans la suite. Il demeure actuellement à Nantes, dans un séminaire dont il est supérieur. Il n'y a pas trois mois que je l'ai vu, et c'est lui qui m'a fait souvenir de ce bel exploit, en me disant qu'il était ravi d'avoir fait une fausse prédiction, ayant prédit dans mon enfance que je me ferais tuer avant que j'eusse de la barbe.

Mes parents, qui me voyaient faire tous les jours quelque espièglerie, comme celle dont je viens de parler, ne jugeaient pas de moi plus favorablement, et je m'étonne aujourd'hui que je sois encore au monde, après m'être tant de fois exposé à périr. Jamais enfant n'a fait paraître tant de disposition à devenir un querelleur furieux, un nouvel Ismaël fils d'Agar. Je n'étais pas content que je n'eusse entre les mains couteaux, flèches, épées, pistolets : c'étaient là mes poupées. On faisait de moi tout ce qu'on voulait, quand on me promettait de ces armes ; et si l'on avait l'imprudence de m'en donner, je les essayais sur les premiers animaux que je rencontrais. Je n'avais pas sept ans, qu'il ne restait ni chat, ni chien, ni porc dans le

voisinage. C'est ainsi que j'exerçais ma valeur, en attendant que je fusse assez fort pour en faire un plus noble usage, et combattre avec mes trois frères contre les Iroquois.

Ces sauvages, gagnés par les présents des Anglais, faisaient quelquefois des courses jusqu'aux portes de Montréal, ils entraient dans le pays par pelotons, se tenaient cachés dans les bois pendant le jour, se rassemblaient la nuit, et venaient fondre sur quelque village. Ils le pillaient, puis se retiraient promptement avec leur butin, après avoir mis le feu aux choses qu'ils ne pouvaient emporter. Mais ils avaient grand soin, surtout, de ne pas oublier les chevelures de ceux qu'ils avaient tués. Je les ai souvent vus couper de ces chevelures, et sans contredit ils s'y prennent plus adroitement que les barbiers d'Europe pour ne point perdre de cheveux, puisqu'ils arrachent en même temps la peau de dessus le crâne. Ils étendent ces peaux sur de petits cercles d'osier, et les conservent précieusement. Voilà les drapeaux qu'ils aiment à prendre sur leurs ennemis. Il faut voir de quel œil on regarde ces trophées chez les Iroquois. On juge de leur courage par la quantité de chevelures qu'ils possèdent. Ils sont honorés et respectés à proportion, sans toutefois que la gloire d'un père qui se sera distingué des autres par son courage influe le moins du monde, comme en Europe, sur un fils qui paraîtra indigne de lui.

La troupe d'Iroquois qui se faisait le plus redouter vers Chambly et Montréal avait pour chef un sauvage des plus célèbres. Il aurait pu lui seul fournir en cheveux le perruquier de Paris le plus achalandé. C'était la terreur du Canada. Ce terrible mortel s'appelait *la Chaudière-Noire*. Il n'y a personne en ce pays-là qui puisse se vanter de n'avoir pas frémé à ce nom formidable. Croira-t-on bien que l'on demandait dans les prières publiques d'être délivré de sa rage ; de même qu'autrefois, dans certaines provinces de France, les peuples priaient Dieu de les délivrer de la fureur des Normands ?

Tout ce que j'entendais dire de ce fameux sauvage m'inspirait moins de crainte que d'envie de le voir. Je savais que les Iroquois, au lieu de tuer les enfants, avaient coutume de les emporter pour les élever parmi eux. Cela me fit souhaiter qu'ils m'enlevassent. Je suis curieux, disais-je, de connaître ces gens-là par moi-même, et d'éprouver si j'aurai aussi peu d'agrément dans leur habitation que j'en ai dans ma famille, où l'on me gronde et contredit à tout moment. Les sauvages sans doute me laisseront manier des armes à discrétion ; loin de combattre, comme mes parents, le plaisir que je prends à m'en servir, ils verront avec joie mon humeur belliqueuse, et me donneront des occasions de l'exercer. Je formai donc le dessein de les aller joindre dès la première course qu'ils feraient vers Montréal ; ce qui ne manqua pas d'arriver peu de temps après, ainsi que je vais le raconter.

M. de Frontenac s'embarqua pour passer en France. À peine fut-il parti, que les Iroquois voulurent profiter de son absence pour se venger des ravages qui avaient été faits l'année précédente dans un de leurs cantons¹ par MM. de Denouville, de Caillères, et de Vaudreuil. Ainsi de toutes parts on n'entendit plus parler que de villages surpris, pillés et brûlés. Pour moi, j'attendais impatiemment que la troupe de la Chaudière Noire s'approchât de nous, lorsqu'un soir l'alarme se répandit dans nos quartiers. Les hommes coururent aux armes, et se préparèrent à défendre la patrie. Quel sujet de ravissement pour mes yeux, de voir tout le monde s'apprêter au combat ! Au lieu de me cacher avec les femmes, je me disposai à suivre mes frères, qui étaient en âge de se servir de leurs épées pour la défense de nos dieux pénates, et je m'écriai, dans l'excès de la joie qui me transportait, que

1. C'est celui des Sonontouans, qui fut ravagé en 1687. (*Toutes les notes sont de l'auteur.*)

j'étais bien aise de voir ce sauvage dont le nom retentissait de tous côtés : ce qui m'attira de la part de ma mère une réprimande précédée d'un soufflet, qu'à la vérité je n'osai rendre, mais que je me promis bien de ne pas laisser impuni. Je m'échappai de ses mains, quelques efforts qu'elle fit pour me retenir, et courant vers le lieu où j'entendais tirer, j'arrivai sur le champ de bataille, résolu de m'enfuir avec les Iroquois, ou, s'ils dédaignaient de me prendre, d'être du moins spectateur du combat, tant pour me venger de ma mère, que pour jouir d'un spectacle qui m'était agréable.

Les sauvages firent leur coup en moins d'un quart d'heure. Ils tuèrent une trentaine de personnes, avant qu'on fût en état de les repousser, mirent le feu à plusieurs maisons, et se retirèrent avec un butin plus gros que riche, et quelques prisonniers, parmi lesquels mon frère aîné eut le malheur de se trouver. Comme je cherchais des yeux les Iroquois, j'en aperçus douze ou quinze qui démeublaient une maison avant que de la brûler, et qui en enlevaient deux petits enfants. Je criai aussitôt à pleine tête : « Quartier ! messieurs ! quartier ! Je me rends ; emmenez-moi avec vous. »

Je ne sais s'ils m'entendirent ; mais je me présentai à eux de si bonne grâce, qu'ils ne purent me refuser la satisfaction d'être leur prisonnier. L'un d'entre eux me prit sur ses épaules, et nous rejoignîmes promptement le gros de la troupe. Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'au lieu de pleurer comme les autres petits garçons, je tenais dans mes mains un chaudron et un vase d'étain, que le sauvage qui me portait avait quittés pour me mettre sur ses épaules.

Après une marche de huit à dix lieues, les Iroquois, remarquant l'approche du jour, s'arrêtèrent dans le bois pour s'y reposer jusqu'au soir. Comme ils allaient se remettre en chemin, ils furent tout à coup attaqués par deux cents hommes, tant Canadiens qu'Algonquins, qui malheureusement ne s'étant pas aperçus assez tôt du lieu où les prisonniers étaient

attachés, ne purent les délivrer. Les Iroquois qui les gardaient, ayant ouï le cri¹ de guerre, se hâtèrent de les assommer.

On a bon marché des Iroquois lorsqu'on les surprend. Ils aiment mieux attaquer que se défendre. Aussi prirent-ils bientôt la fuite, nous emportant sur leurs épaules, et laissant neuf des leurs au pouvoir de leurs ennemis.

Les Canadiens qui venaient de faire une si brusque expédition étaient commandés par MM. de Maricour, de Sainte-Hélène, et de Longueil, frères de M. d'Iberville, chef d'escadre; tous trois pleins de valeur, et des premiers de Montréal². Ces braves officiers, poussés par les sollicitations de mes deux autres frères, firent cette tentative pour arracher des mains des sauvages mon aîné et moi.

Dans le canton d'Iroquois où je fus mené, l'on avait coutume de brûler les prisonniers qu'on faisait. On les liait à un poteau, autour duquel on allumait quatre feux à une distance assez grande, pour que ces misérables fussent des deux et quelquefois des trois jours entiers à rôtir avant que d'expirer. Les Canadiens souvent avaient menacé ces sauvages de les traiter de la même façon, s'ils n'abolissaient cette barbare coutume, et ne faisaient meilleure guerre. Les Iroquois avaient toujours méprisé leurs menaces; de sorte que M. de Maricour et ses frères, quelque horreur qu'ils eussent pour une pareille inhumanité, crurent qu'ils devaient à leur tour l'exercer sur les neuf prisonniers qu'ils venaient de faire.

Tout le monde sait que chez ces sauvages un homme qu'ils

1. Ce cri, que les Canadiens ont imité des sauvages, est un hurlement qui se fait en se frappant plusieurs fois de la main sur la bouche. Il sert à deux fins: à effrayer l'ennemi qu'on surprend et de signal en même temps.

2. Ces trois messieurs ont des biens considérables dans le pays, et surtout M. de Longueil, qui possède une terre de ce nom, située au sud de Montréal, belle, riche, bien peuplée, et qui a sept à huit lieues de longueur.

ont pris, à quelque genre de mort qu'ils le réservent, peut être dérobé au supplice par un des assistants qui l'adopte, en lui jetant un collier au cou, et une couverture sur le corps, sans autre cérémonie. Or, il faut observer que ce M. de Maricour, dont je viens de parler, avait autrefois été enlevé par les Iroquois, et adopté de cette sorte, et qu'ayant trouvé moyen de s'échapper de leurs mains, il était revenu à Montréal.

Il voulait donc par représailles, comme chef de l'expédition, que les neuf sauvages qu'il avait pris fussent brûlés. Il y était encore poussé par mes parents, qui demandaient leur trépas avec de fortes instances, et tous les Canadiens y consentaient; mais M. de Saint-Vallier, évêque de Québec, se trouvant alors à Montréal, où il était venu donner la confirmation, s'y opposa de tout son pouvoir. Il tint au peuple un discours très pathétique, et employa jusqu'aux larmes pour exciter sa compassion. Cependant la politique rendit inutile l'éloquence du prélat. M. de Maricour fut inexorable, et tous les spectateurs jugèrent aussi qu'on devait dans cette occasion préférer la cruauté à la douceur.

On attachait les prisonniers chacun à un poteau, et l'air aussitôt retentit de leurs voix. Ils commencèrent à chanter ce qu'ils appellent leur chanson de mort. Cette chanson contient ordinairement l'énumération des personnes qu'ils ont tuées dans leurs courses, et le nombre des chevelures qui parent leurs cabanes. Malgré l'appareil effrayant de la mort qui les environne, ils paraissent tranquilles; on ne voit sur leur visage aucune impression de crainte ni de douleur. Ils regardent comme une marque de lâcheté d'avoir peur de mourir, et même de ne pas chanter quand on va perdre la vie. Il y a peu d'Européens capables d'un si grand sang-froid.

Tandis que M. de Maricour donnait ses ordres pour le supplice des neuf Iroquois, il s'aperçut que le plus apparent d'entre eux ne chantait pas, et qu'au lieu de témoigner autant de gaieté que ses compagnons, il était enseveli dans

une profonde affliction. Il lui en fit des reproches en langue iroquoise, qu'il savait bien.

– Comment donc, ami, lui dit-il, tu manques de fermeté ! Il semble que tu finisses tes jours à regret ?

– Tu te trompes, lui répondit le sauvage : ce n'est point la mort qui m'afflige et m'empêche de chanter. Je suis plus brave que toi. Regarde mon casse-tête¹ ; tu y verras les marques de cinquante-cinq ennemis que j'ai tués. Ce qui m'attriste en ce moment, ajouta-t-il, c'est de t'avoir arraché toi-même, il y a dix ans, au sort que tu me fais éprouver aujourd'hui.

À ces mots, M. de Maricour envisagea l'Iroquois avec plus d'attention qu'auparavant, et le reconnut pour le sauvage qui l'avait adopté. Il court à lui d'abord en l'appelant son père ; il l'embrasse avec transport à plusieurs reprises. Ensuite se tournant vers le peuple, il lui demande la grâce de ce sauvage. Le peuple, déjà tout attendri de cette reconnaissance, commençait à crier qu'on le déliât, quand un nommé Cardinal, jeune bourgeois de Montréal, dont le frère avait été tué dans la dernière expédition, s'étant brusquement approché de l'Iroquois qu'on voulait sauver, lui plongea dans l'estomac le couteau que l'on porte attaché à la jarretière dans ces pays-là ; ce qui fit beaucoup de peine à M. de Maricour.

Après qu'on eut fait brûler sept des huit prisonniers qui restaient, on laissa le huitième exposé deux ou trois heures aux feux qui étaient allumés autour de lui, afin qu'il pût parler plus pertinemment des douleurs cuisantes que ses camarades avaient souffertes, lorsqu'il serait de retour dans son canton, où il fut renvoyé pour dire aux siens que, s'ils ne cessaient de brûler leurs prisonniers, ils devaient s'attendre au même traitement. Cet exemple de sévérité eut plus de force sur les Iroquois que la douceur avec laquelle on en avait usé toujours

1. Espèce de massue recourbée par le bout, et un peu coupante dans sa convexité.

avec ceux d'entre eux qui avaient été pris. Effectivement on les renvoyait libres, et quelquefois même chargés de présents. Ils ne brûlèrent presque plus de Canadiens depuis ce temps-là. Mais quelques Hurons, et grand nombre d'Algonquins me donnèrent cet amusement pendant les six années que je demeurai chez les Iroquois.

En arrivant dans le village, je retrouvai une mère. Une femme, qui venait de perdre dans le combat un de ses enfants avec son mari, m'adopta ; faisant choix d'un autre époux, elle fut bientôt consolée. Mais je parle en Européen ; elle n'avait pas besoin de consolation : bien loin de s'affliger de la perte qu'elle venait de faire, elle s'en réjouissait ; outre l'honneur infini que faisaient rejaillir sur elle les défunts qui étaient morts glorieusement pour le pays, ils lui laissaient pour succession une copieuse quantité de chevelures.

Il y avait plusieurs enfants de mon âge dans la cabane, et un assez grand nombre dans le village. Je crus n'avoir rien perdu, puisque je me voyais un père, une mère, des frères et des compagnons. Mais ce qui me plaisait le plus dans mes nouveaux parents, c'est qu'au lieu de m'empêcher, comme les premiers, de toucher aux armes, ils m'apprenaient à m'en servir, et m'y laissaient exercer continuellement. Je m'attirais néanmoins de temps en temps des corrections un peu rudes, parce que je cherchais souvent querelle, et que j'en venais aux mains avec d'autres petits garçons que je blessais dangereusement. Il y avait tous les jours quelque tête cassée de ma façon. Ce qui était cause que mes parents sauvages voulaient quelquefois me renvoyer en Canada, quoiqu'ils m'aimassent tendrement. Ils ne pouvaient pourtant s'y résoudre, car je leur témoignais une si grande répugnance à les quitter, quand ils me menaçaient de me faire conduire à Montréal, que je les attachais plus fortement à moi. J'allai en course contre d'autres sauvages, et l'on me mit des grandes parties de chasse dès l'âge de douze ans. Il est vrai que j'étais plus robuste et

plus formé que les autres jeunes gens ne le sont à dix-huit ; sans cette force, qui a toujours été en augmentant jusqu'à ce jour, et qu'on peut appeler extraordinaire, j'aurais péri dans cinquante occasions où seule elle m'a sauvé la vie.

Je pourrais mieux que personne faire ici une fidèle peinture des usages et des mœurs des Iroquois ; mais il y a tant de ces faiseurs de relations, que je laisse de bon cœur à d'autres le plaisir de faire connaître ce qu'il y a de faux dans celles qui sont entre les mains de tout le monde. Ayant été élevé parmi ce peuple sauvage, je dois être bien instruit de ses coutumes. J'en ai même tellement pris l'esprit, que je me suis regardé longtemps comme Iroquois. Il m'a fallu plusieurs années, je ne dis pas pour vaincre, mais seulement pour adoucir un peu cette férocité que j'avais contractée avec ces hommes si différents des autres, et dont le genre de vie ne flattait que trop mes inclinations.

Je n'aspirais qu'aux combats. Cependant quelque envie que j'eusse de me battre, je refusais de suivre mes parents quand ils allaient en guerre contre les Canadiens, et même contre les Algonquins ; ce qu'ils faisaient assez souvent pour plaire aux Anglais qui les y engageaient, et leur envoyaient pour cela quantité d'armes, de clincaillerie et d'eau-de-vie. Ils firent de si fréquentes courses en Canada, que M. de Frontenac, qui en était gouverneur, se mit à leurs trousses vers l'année 1695, et vint piller le canton où je demeurais. Nos sauvages eurent cette obligation aux Anglais qui étaient avec nous, et qui leur avaient fait entendre que rien n'était plus aisé que d'arrêter M. de Frontenac sur la frontière même.

On ne saurait être plus embarrassé que je le fus dans cette occasion. Je ne voulais point absolument combattre contre les Canadiens ; les Iroquois, me croyant assez fort pour payer de ma personne, menaçaient de me tuer si je ne faisais comme les autres. Quel parti prendre ? Heureusement pour moi l'amour que je conservais pour ma patrie ne fut pas mis à une forte

épreuve, puisque les Canadiens entrèrent dans notre canton en si bon ordre qu'il nous fallut reculer et le laisser ruiner, sans pouvoir rien entreprendre contre eux, ni leur faire d'autre mal que de tuer quelques sentinelles la nuit à coups de flèches.

Comme ils bornaient leurs ravages à détruire, arracher, brûler, sans profiter de nos dépouilles, ils se lassèrent bientôt d'exercer une fureur infructueuse. Ils retournèrent sur leurs pas. Ce que nous n'eûmes pas plus tôt remarqué, qu'il nous prit envie de les poursuivre, donnant plus à la vengeance que nous n'avions fait à la défense du pays. Nous ne songions nullement à des attaques générales. Chaque chef de village conduisait son monde ainsi qu'il le jugeait à propos. Divisés en trois ou quatre troupes, nous ne fîmes pendant plusieurs jours que côtoyer les ennemis, et voltiger la nuit sur leur aile gauche, sans pouvoir les entamer.

Un soir pourtant nous en aperçûmes environ deux ou trois cents, qui, ne nous croyant pas si près d'eux, s'étaient retirés dans une prairie, assez loin du reste de leur armée. Nous résolûmes d'enlever ce petit corps, que nous attaquâmes un peu après minuit. Je me mis de la partie, sur l'assurance qui me fut donnée que c'étaient des Hurons qui prenaient sur la gauche pour gagner leur pays le long du grand lac. Nous en tuâmes d'abord une demi-douzaine; mais quatre ou cinq pelotons, qui étaient comme des gardes avancées, nous reçurent de si bonne grâce qu'ils nous mirent bientôt en désordre et en fuite. Ils nous choisissaient à la lueur des feux allumés autour de leurs troupes, et ne perdaient pas un coup de fusil.

La passion que j'avais pour la guerre ne me permettant pas d'être des premiers à me retirer, je fus enveloppé avec mon père adoptif qui, voulant me dégager de cinq ou six Canadiens qui m'environnaient, se trouva pris avec moi. Nous fûmes attachés à des arbres, et nous comptions bien qu'on nous ferait brûler dès qu'il ferait jour. Je n'étais pas trop

content de l'être si jeune ; et ce qui me mortifiait encore plus qu'une mort prématurée, c'est que, n'ayant pas tué d'ennemis, je n'avais rien à dire pour chanson de mort. Mon père sauvage, entrant dans ma peine, me disait pour me consoler qu'il suffisait, pour mourir en brave homme, que j'eusse été pris les armes à la main.

Quoiqu'il dût être persuadé qu'il serait sauvé avec moi si je me faisais connaître, il m'exhortait cependant à ne pas découvrir que j'étais canadien. Je le lui promis sans savoir pourquoi, et sans lui témoigner qu'il me semblait que c'était faire le fin fort mal à propos. Trop de vivacité néanmoins m'empêcha de lui tenir parole. Parmi ceux qui vinrent nous examiner lorsqu'il fut jour, un grand homme me prit le menton pour me regarder en face, et dit ensuite aux autres :

– Parbleu, messieurs, en voici un bien jeune ; ce serait dommage de le faire rôtir, ce n'est qu'un enfant.

À ces paroles, que je ne pus souffrir patiemment, je lui dis, en colère :

– Grand benêt, on n'a qu'à me délier et me lâcher après toi, tu verras si je ne suis qu'un enfant.

Mon emportement causa une extrême surprise aux Canadiens, qui s'approchèrent de moi en foule pour me considérer avec toute l'attention que leur paraissait mériter un jeune Iroquois qui parlait si bien la langue française. Nous fûmes aussitôt détachés, mon père sauvage et moi. On nous conduisit au commandant qui, m'ayant fait avouer que j'étais canadien, nous offrit la vie, si nous voulions qu'il nous emmenât avec lui. J'acceptai son offre sans balancer, comptant bien que je m'enfuirais dès la première occasion qui s'en présenterait. Pour le sauvage, il refusa de me suivre, et ne cessa de me faire des reproches, jusqu'à ce que, lui ayant fait donner la liberté, je lui eusse promis de le rejoindre dans peu.

L'officier qui commandait la troupe des Canadiens que nous avions attaqués si mal à propos s'appelait alors

M. Legendre. Je dis alors, parce que je l'ai connu depuis sous le nom de comte de Monneville. J'ai couru bien des aventures avec lui, comme on le verra dans l'histoire de ma vie. Nous conçûmes dès ce temps-là l'un pour l'autre une amitié qui dure encore aujourd'hui.

Il emmenait esclaves plusieurs femmes iroquoises et beaucoup d'enfants. J'appréhendais fort d'aller avec lui sur le même pied ; et dans ce cas je me proposais de me faire connaître à mes parents de Montréal. Mais ma crainte fut vaine. Il me fit donner la paie de soldat dans une méchante bicoque où il commandait, à une cinquantaine de lieues au nord de Chambly, et j'y jouis d'une entière liberté. Il fit plus, car mon air dégourdi lui plut : il me mit de toutes ses parties, m'obligea de manger à sa table, et me traita comme son égal.

Nous passions les jours dans une belle habitation qu'il avait dans le pays, et à laquelle tout autre que moi se serait trouvé trop heureux de se fixer. M. Legendre menait là une vie douce et très rangée ; cela ne me convenait point. Aussi me fut-il impossible de m'en accommoder longtemps, et de répondre à l'amitié qu'il avait pour le repos ; il me fallait des fatigues, des courses, des combats, ou du moins quelques querelles pour m'amuser, et je n'en avais là aucune occasion. Cependant, dans un séjour si tranquille, M. Legendre et moi nous pensâmes mourir de mort violente.

Un officier du fort, me voyant un matin avec des soldats qui, pour chasser le mauvais air, buvaient de l'eau-de-vie, se joignit à nous. Notre entretien roulait sur les Iroquois. Les soldats, étant bien aises de s'instruire à fond des mœurs de ces sauvages, me faisaient des questions, et je prenais plaisir à satisfaire leur curiosité. L'officier, se mêlant à la conversation, se mit aussi à m'interroger. Après quoi, me priant de le suivre, il me mena dans son cabinet ; il tira d'une armoire une bouteille qu'il décoiffa, prit un verre qu'il remplit, et me le présenta.

– Buvez de ce vin, me dit-il ; je crois qu’il sera de votre goût.

Je portai le verre à ma bouche ; je mouillai seulement mes lèvres, et fis la grimace comme un homme qui n’aimait point cette liqueur.

– Comment donc, s’écria-t-il, est-ce que vous trouveriez ce vin mauvais ?

– Très mauvais, lui répondis-je avec toute la franchise d’un sauvage qui ne sait point mentir par politesse.

– Je vois bien, reprit-il en riant, que vous ne vous y connaissez guère ; c’est un des meilleurs vins de France. Je suis persuadé que M. Legendre en jugerait autrement que vous. Je voudrais bien, ajouta-t-il, partager avec lui une petite provision que j’ai de ce bon vin, et dont on m’a fait présent ; mais c’est ce que je n’oserais lui proposer moi-même. Nous sommes un peu brouillés, et peut-être recevrait-il mal mon compliment. Il faut, par votre adresse, nous réconcilier tous deux.

– Je ne demande pas mieux, lui repartis-je ; apprenez-moi seulement de quelle façon je m’y dois prendre.

– Il n’y a rien de plus facile, me dit l’officier ; faites-lui goûter de mon vin, sans lui dire d’où il vient ; et s’il le trouve excellent, comme je n’en doute pas, vous m’en avertirez secrètement. Je lui en enverrai quelques barriques ; et j’ai dans la tête que ce petit présent donnera lieu à notre réconciliation.

J’approuvai fort ce projet de raccommodement, et je promis de bonne foi de travailler à le faire réussir. Je reçus de la main de l’officier une bouteille bien cachetée, et je l’assurai que j’en ferais l’usage qu’il désirait. Par le plus grand bonheur du monde, je ne quittai pas sur-le-champ l’officier ; je m’amusai encore quelque temps avec lui ; ensuite je me retirai sans emporter la bouteille, que je laissai par oubli dans le fort, et j’allai retrouver mes deux soldats, avec qui je continuai jusqu’à la nuit à chasser le mauvais air à l’eau-de-vie. Le lendemain matin, m’étant ressouvenu que je n’avais pas fait

ce que souhaitait l'officier, je me disposais à retourner chez lui, lorsqu'un soldat vint m'annoncer qu'on l'avait trouvé, ainsi que ses deux domestiques, morts dans leurs lits, et tous trois du même poison, suivant le rapport du chirurgien. Je ne doutai point que ce funeste accident ne fût l'ouvrage de la bouteille de réconciliation; et après avoir conté à M. Legendre ce qui s'était passé le jour précédent entre l'officier et moi, nous fîmes là-dessus mille raisonnements, sans pouvoir comprendre comment cela s'était pu faire, et sans oser décider si le défunt était innocent ou coupable. Quoiqu'il en soit, je remerciai Dieu de ne m'avoir pas donné de ces tempéraments posés et flegmatiques, qui songent à tout, et n'oublient pas le moindre article des commissions dont ils sont chargés.

Ce triste événement, quoique M. Legendre n'eût rien à se reprocher, ne laissa pas de le mettre dans la nécessité d'aller à Québec. Il me proposa de faire avec lui ce petit voyage, et j'acceptai volontiers la proposition. En passant par Montréal, je voulus par curiosité voir mes parents sans me faire reconnaître. Je m'imaginai que c'était une chose aisée; je me trompais : ma résolution ne put tenir contre les mouvements de tendresse que la nature inspire dans ces occasions. Quand j'abordai mon père et ma mère, ces deux noms sortirent de ma bouche malgré moi, au lieu de ceux de monsieur et de madame que je croyais seulement prononcer.

Je fus reçu au logis comme l'enfant prodigue. Les auteurs de ma naissance remercièrent le ciel de mon retour; pour mes frères, qui ne m'avaient jamais aimé, ils en eurent peu de joie, et les voisins en frémirent. Ces derniers, se souvenant encore de mes espiègeries, frémirent en me revoyant. Mon père et ma mère allèrent avec empressement demander ma liberté à M. Legendre, qui ne put la refuser à leurs instances, quelque chagrin qu'il eût de me perdre.

On juge bien qu'un garçon de mon humeur ne pouvait faire un long séjour dans la maison paternelle sans s'y ennuyer.

Je regrettai bientôt mes sauvages : je n'étais pas tout à fait le maître au logis ; ce qui me paraissait un état trop gênant : je trouvais fort dure la nécessité d'être soumis au droit que mon père et ma mère avaient de me faire des réprimandes impunément. À l'égard de mes frères, quoiqu'ils fussent officiers et mes aînés, je les mis sur un bon pied. Je les accoutumai à plier devant moi, aussi bien que les étrangers, qui, pour n'être pas obligés d'avoir tous les jours les armes à la main, aimaient mieux se résoudre à souffrir mes airs de hauteur.

Pour éviter l'oisiveté dans laquelle je ne pouvais manquer de tomber, je me donnai tout entier à la chasse. Pour cet effet, je m'associai avec des Algonquins ; et vivant plus en sauvage qu'en Canadien, j'étais souvent des six mois sans revenir chez mes parents, qui, loin de se plaindre de ces longues absences, m'en savaient alors fort bon gré. Quelquefois aussi je revenais avec une troupe d'Algonquins qui m'avaient choisi pour leur chef, et qui suivaient mes ordres. En arrivant dans Montréal à leur tête, j'étais plus fier qu'un général ; et malheur aux bourgeois qui ne me saluaient pas profondément, ou qui m'osaient regarder entre deux yeux.

Une affaire que j'eus dans cette ville vers le milieu de l'année 1701 m'attacha tout de bon à mes Algonquins. Voici le fait : nous nous chargeâmes, environ cent Canadiens et moi, d'escorter M. de La Mothe Cadillac, qu'on envoyait avec deux officiers subalternes, à près de deux lieues de Montréal, commander au détroit¹. Quand nous fûmes à l'endroit qu'on nomme le saut de la Chine, parce qu'il y en a un en effet sur le fleuve de Saint-Laurent, et qu'on est obligé d'y faire le portage, M. de Cadillac s'avisa de visiter les canots, pour voir si nous n'emportions pas plus d'eau-de-vie qu'il

1. Le détroit est un établissement avec un bon fort, qui a été fait par ordre de M. de Pontchartrain, sur la rivière ou le canal qui joint le lac Huron au lac Érié.

n'était permis. Il en découvrit de contrebande dans plusieurs canots. Il éleva aussitôt la voix, et demanda d'un ton de maître à qui elle était. Il y avait auprès de lui un de mes frères qui lui répondit, sur le même ton, qu'elle nous appartenait, et que ce n'était point à lui à y trouver à redire.

Cadillac était gascon, et par conséquent vif. Il brusqua mon frère, qui tomba sur lui l'épée à la main. Cadillac le reçut en brave homme ; et le faisant reculer, il allait le désarmer, lorsque, me jetant entre eux deux, j'écartai mon frère pour prendre sa place, et je poussai à mon tour si vivement son ennemi, que celui-ci n'eut pas sujet d'être fâché qu'on nous séparât. Je crois qu'il est encore vivant ; qu'il me donne, s'il l'ose, un démenti.

Nous n'étions qu'à trois lieues de Montréal, Cadillac y retourna pour porter ses plaintes. J'eus l'indiscrétion de l'y suivre, au lieu de me retirer avec mes sauvages. M. de Champigny, qui était alors intendant, me fit dire à mon arrivée de lui aller parler. On me conseilla de m'enfuir. Je rejetai ce conseil, qui me parut moins prudent que timide, et ne balançai pas un moment à me rendre chez l'intendant, sans être agité de la moindre frayeur. Je croyais, au contraire, qu'il devait lui-même craindre, et qu'il ne serait pas assez hardi pour me dire quelque chose de désobligeant.

J'entrai dans la salle d'un air effronté, habillé en sauvage à mon ordinaire. Je me souviens qu'il y avait autour de lui plus de cinquante officiers, outre M. de Ramesé, gouverneur de la place, et plusieurs dames.

— Approchez, me dit d'un air assez doux l'intendant, approchez, monsieur le mutin. C'est donc vous qui tirez l'épée contre vos officiers ?

— Oui, monsieur, lui répondis-je, c'est moi ; et je l'ai dû faire pour ne pas laisser égorger mon frère à mes yeux.

— Votre frère, reprit-il, est un rebelle qu'il ne fallait pas imiter, et qui subira la rigueur des peines portées par les

ordonnances, si on le peut attraper. Pour vous, je vous condamne au cachot, où vous demeurerez, s'il vous plaît, jusqu'à ce que M. de La Mothe veuille bien vous pardonner.

Je suis persuadé que l'intendant ne voulait que me faire peur, et qu'on était convenu que M. de Ramesé avec les autres officiers demanderaient grâce pour moi, si je me soumettais sans murmure à l'arrêt prononcé ; mais il n'y eut pas moyen. Le terme de cachot me fit monter le feu à la tête ; et regardant M. de Champigny d'un air irrité :

– Ce ne sera pas, lui répondis-je fièrement, tant que j'aurai mon sabre je n'irai pas au cachot, ni tant que mes sauvages seront dans la place.

Là-dessus je fis quelques pas pour sortir ; alors tous les officiers se mirent au-devant de moi, me désarmèrent, en m'assurant qu'il ne me serait rien fait si j'obéissais à M. l'intendant. Comme je n'en voulais rien faire, malgré tout ce qu'on me pouvait dire, les gardes du gouverneur me saisirent enfin, et me menèrent, ou plutôt me portèrent en prison, non sans recevoir de moi bien des gourmades, qu'ils me rendirent au centuple.

Je passai trois jours dans le cachot, les fers aux pieds et rongant mon frein. Après cela l'intendant, dont l'intention était de ménager mes sauvages, qui murmuraient de me voir en prison, me fit venir devant lui, et me dit qu'il était fâché que je l'eusse réduit à me punir ; qu'il m'estimait ; que je pouvais compter qu'il me servirait en tout ce qui dépendrait de lui ; qu'il m'exhortait seulement à faire tous mes efforts pour modérer ma violence, et qu'à ma considération il faisait grâce à mon frère ; grâce qui devint inutile à celui-ci, puisque la honte d'avoir été battu par Cadillac le fit passer chez les sauvages, d'où il n'est point revenu depuis ce temps-là.

Le jour que je sortis de prison, j'appris que M. de Ramesé avait, par amitié pour moi, fait des excuses à M. de La Mothe, et qu'il avait d'abord obtenu de l'intendant que

je ne serais qu'une heure au cachot, mais qu'une vieille Mme d'Arpentigny, qui, par malheur pour moi, grossissait alors la cour de M. de Champigny, avait fait surseoir à mon élargissement ; que cette méchante femme avait représenté qu'on ne pouvait me traiter trop sévèrement ; qu'elle avait dit à l'intendant :

– Ah ! monseigneur, vous devriez le laisser pourrir en prison, vous rendriez en cela un grand service au pays ; personne n'est à couvert des fureurs de ce garnement. Moi qui vous parle, monseigneur, j'ai sujet de me plaindre de lui ; il m'a dernièrement insultée avec une insolence à mériter punition corporelle.

Voici en quoi consistait cette prétendue insulte faite à la dame d'Arpentigny : je lui avais vendu des pelleteries à crédit, en lui prescrivant un temps pour me payer. Elle l'avait laissé passer sans me satisfaire ; je lui demandai de l'argent, elle m'en refusa ; je la menaçai dans des termes qu'elle ne trouva peut-être pas assez mesurés. Je ne fis pourtant que lui dire en jurant que, si je n'étais pas payé dans vingt-quatre heures, j'irais l'écorcher toute vive dans sa maison et y mettre ensuite le feu.

Indépendamment des bontés de M. de Ramesé à mon égard, il y avait une bonne raison pour me mettre en liberté. Je devenais nécessaire par rapport aux sauvages qui m'étaient attachés. La guerre était recommencée en Europe au sujet de la couronne d'Espagne, et par conséquent entre les Anglais de la Nouvelle-Angleterre et les Canadiens. C'était là une de ces conjonctures où il est important de ménager les sauvages. Les Iroquois avaient enterré la hache, pour parler leur langage, c'est-à-dire avaient fait la paix ; mais on craignait qu'ils ne la rompissent dès l'année 1698. M. de Frontenac, peu de temps avant sa mort, avait fait une espèce de trêve avec eux, les trouvant tout étourdis de la perte de leur fameux chef la Chaudière Noire, tué par un parti de jeunes Algonquins. On

fit si peu de fond sur un traité si irrégulier que M. de Callières, jugeant qu'on en devait faire un autre, conclut une paix solide avec les Iroquois en 1701, par les soins et l'adresse de M. de Maricour et du P. Anselme, jésuite. Ces deux habiles négociateurs se transportèrent chez tous ces sauvages, dont ils connaissaient parfaitement le génie, et les engagèrent à envoyer à Montréal leurs députés, qui y plantèrent, comme ils disent, *l'arbre de paix*, et y dansèrent le *Calumet* au nombre de huit à neuf cents.

Depuis ce temps-là, les Anglais, n'ayant rien épargné pour déterrer la hache contre nous, y réussirent en partie, puisque à force de présents ils gagnèrent quelques-uns de ces sauvages, qui, vers la fin de l'année 1703, mirent le feu par surprise au fort où M. de Cadillac commandait au détroit.

La nation des Iroquois, en général, ne regarda pas néanmoins cette entreprise comme une infraction du traité, puisque, en ayant rencontré dans les bois plusieurs troupes peu de temps après, nous en fûmes reçus en amis plutôt qu'en ennemis. Ils voulurent absolument fumer, et faire chaudière¹ avec nous. Trente Algonquins qui m'accompagnaient avaient d'abord appréhendé qu'il ne nous fallût en venir aux mains ; mais les Iroquois nous protestèrent que jamais ils ne lèveraient la hache sur le Français ni sur ses alliés ; que pour l'Anglais, dont ils avaient sujet d'être mécontents, ils ne lui feraient point de quartier. Je fus curieux de savoir pourquoi ils se plaignaient des Anglais, et je le leur demandai. Ils me répondirent qu'ils n'en étaient pas satisfaits pour plusieurs raisons, et entre autres pour une qui leur tenait fort au cœur : qu'ils avaient porté quelques pelleteries à Corlard, dans la Nouvelle-York, où, après avoir cherché pendant deux jours un des leurs qui s'y était égaré, ils l'avaient trouvé pendu dans un lieu écarté.

1. Faire cuire les viandes et les manger.

À ce mot de pendu, tous les Iroquois poussèrent des cris effroyables, et firent éclater une vive douleur. On eût dit qu'ils avaient encore devant les yeux le compagnon malheureux dont ils déploraient la destinée. Je ne perdis pas une si belle occasion de les exhorter à ne point laisser impuni un affront si sanglant. Je fis plus : je m'offris à servir leur vengeance et à partir sur-le-champ avec eux pour aller tirer raison de cet outrage. Ils me prirent au mot. Ensuite réfléchissant sur notre petit nombre, ils me demandèrent si je ne pourrais pas obtenir un plus grand secours de notre père *Onuntio*¹. Je crus que notre gouverneur, qu'ils appelaient de ce nom, ne serait pas fâché de profiter de cette conjoncture pour faire quelque entreprise qui brouillât ces sauvages pour longtemps avec les Anglais. Dans cette confiance, je conduisis à Montréal une partie des Iroquois en qualité de députés de leur nation. Je les présentai à M. de Ramesé, qui flatta fort leur ressentiment, et leur promit du secours. Effectivement, après en avoir écrit à M. de Vaudreuil, il leur donna trois cents Canadiens commandés par M. de Beaucour, ingénieur, capitaine de compagnie. Outre cela, il me pria d'engager le plus d'Algonquins que je pourrais à se mettre de la partie. Je l'assurai que, si je n'en déterminais pas un grand nombre à me suivre, ce ne serait pas ma faute. Je lui donnai cette assurance avec un zèle qui m'attira des compliments de sa part. Mais pour dire la vérité, si j'entrais si chaudement dans ces vues politiques, c'était moins par amour pour le bien public que par le plaisir que je sentais quand on me proposait des ravages à faire.

Je haranguai donc les Algonquins ; près de quatre cents se laissèrent persuader ; et lorsqu'ils m'eurent donné leur parole, nous partîmes pour cette expédition sur la fin de juin 1704.

1. Les sauvages nomment ainsi un souverain, un maître, et Dieu même.

Les députés iroquois s'en étaient auparavant retournés dans leurs cantons, pour donner avis à leurs frères du résultat de leur députation. Une partie devait nous venir joindre en chemin, et les autres, à certain jour marqué, entrer dans le pays en plusieurs troupes. Nous arrivâmes au rendez-vous avant le jour prescrit, quoique la route fût difficile, et longue de plus de cent cinquante lieues. Malheureusement M. de Beaucour avait amené avec lui quelques soldats français qui, n'étant pas accoutumés à nos canots, ne pouvaient résister à la fatigue et nous incommodaient beaucoup plus qu'ils ne nous servaient. Quand il y avait des portages à faire, comme il y en avait plusieurs, surtout un de vingt-cinq lieues, ils avaient assez de peine à se traîner eux-mêmes ; ce n'était pas le moyen de nous aider à porter nos canots et nos vivres. Cependant ce n'aurait été rien que cela, si l'un d'entre eux ne nous eût fait manquer notre coup par la plus noire des trahisons.

Ce perfide, pendant que nous nous arrêtàmes dans les bois, à trente lieues des premiers villages anglais, pour cacher nos canots et nous reposer en attendant le jour dont nous étions convenus avec les Iroquois, ce traître, ayant repris des forces, nous prévint, et alla avertir nos ennemis de notre arrivée ; de sorte que nous demeurâmes fort sots quand nous approchâmes d'un gros bourg que nous nous étions fait fête de ravager le premier. Nous aperçûmes bien deux mille Anglais armés, qui nous y attendaient de pied ferme ; ce qui nous obligea de nous retirer promptement, et de regagner les bois. Comme nous n'étions pas éloignés d'Orange¹, dont la garnison pouvait nous couper, nous fûmes contraints de retourner à nos canots sans avoir tiré un coup de fusil. Cela nous piqua d'autant plus que l'année précédente, M. de Beaubassin, fils de M. de La Valière, major de la ville de Montréal, avait

1. Ville de la Nouvelle-York.

ravagé plus de vingt-cinq lieues de ce même pays, quoiqu'il n'eût avec lui qu'une poignée de Canadiens, et beaucoup moins de sauvages que nous n'en avons.

Les frais de l'armement n'étaient pas si considérables que nous ne fussions aisément consolés de cette fausse démarche, si nous en avons été quittes pour perdre nos pas ; mais nous n'avions porté des vivres que pour la moitié du voyage, comptant que les magasins ennemis nous en fourniraient de reste pour notre retour. C'est ainsi que nous nous étions trompés dans notre calcul, et notre équipée pensa nous coûter la vie à tous ; du moins y périt-il plusieurs de nos compagnons, qui demeuraient en chemin sans pouvoir nous suivre, ou qui par faiblesse laissaient emporter leurs canots à la rapidité de l'eau, et se noyaient des sept ou huit hommes à la fois.

Mes sauvages se tiraient d'affaire un peu moins mal que les autres ; ils attrapaient toujours quelques poissons ou quelques pièces de gibier, mais en petite quantité, la saison n'étant pas favorable pour la pêche à cause des chaleurs ; ce qui les faisait murmurer contre MM. de Beaucour et de Vaudreuil, et surtout contre moi, pour l'amour de qui ils s'étaient mis en campagne. L'un d'entre eux, gros garçon des plus simples, porta son ressentiment plus loin, et nous fit rire un soir, malgré la misère où nous étions. On sait que les sauvages soumis à la France sont presque tous baptisés, et si ignorants qu'ils ne savent pas les premiers principes de la religion chrétienne ; on les regarde comme des docteurs, et comme les théologiens du canton lorsqu'ils poussent l'érudition jusqu'à retenir par cœur les litanies de la Vierge, qu'ils disent publiquement soir et matin pour toutes prières. Quant aux autres, indociles élèves des missionnaires, ils ne savent que répondre : *Ora pro nobis*. Encore écorchent-ils ces trois paroles. Il arriva donc qu'un gros réjouit de ces derniers, qui nous étourdissait tous les jours de ses *ora pro nobis*, ayant un soir gardé un profond silence, nous surprit tous par cette nouveauté.

– Comment donc, Makina, lui dis-je après la prière, tu n’as rien dit aujourd’hui ? Tu n’as point prié l’Onuntio.

Il me répondit brusquement :

– *Matagon tarondi, Matagon ora pro nobis*. Que Dieu me donne à manger, je lui donnerai des *ora pro nobis*.

La plupart des autres sauvages ne trouvaient pas qu’il eût si grand tort. Quelques-uns même l’imitèrent ; et comme nous n’avions presque rien mangé depuis trois jours, le désespoir commençait à s’emparer de nous. Personne ne se sentait assez de vertu pour exhorter les autres à la patience. Je crois que nous serions tous morts en enragés dans les déserts, si nous n’eussions pas tout à coup été secourus par cette même Providence, contre laquelle nous n’avions pu nous défendre de murmurer. Il nous restait encore près de la moitié du chemin à faire, lorsqu’il nous arriva des vivres.

C’était M. de Vaudreuil lui-même qui nous les envoyait. Averti de l’état déplorable où nous étions par un de ces sauvages qu’on appelle jongleurs, il s’était hâté de prévenir notre perte. Ce jongleur l’avait assuré que son *ouahiche*, ou démon, lui avait dit pendant la nuit que ses frères étaient trahis, et revenaient sans vivres aussi bien que toute leur troupe. Nous avions en effet avec nous deux frères de ce sauvage, l’un desquels était son frère jumeau. Ceux qui me connaissent savent bien que mon défaut n’est pas d’être trop crédule ; néanmoins je confesse que des jongleurs m’ont souvent étonné, s’ils n’ont pu me persuader. Je rapporte ce fait, parce qu’il est certain que, sans ce jongleur, nous aurions tous péri dans les bois. De quelque façon qu’il eût appris l’état où nous nous trouvions, soit par magie, soit en songe, ou, comme disent nos savants, par sympathie, que nous importe ? Il le devina toujours à bon compte, et nous sauva.

M. de Vaudreuil s’était moqué le premier de l’avis du jongleur, et ne s’était déterminé à nous envoyer du secours à tout hasard, qu’à la pressante sollicitation de plusieurs officiers

qui lui représentèrent que, sans avoir égard aux visions du sauvage, il fallait faire semblant de les croire mystérieuses, et le charger de conduire lui-même un petit convoi; ce qui fut exécuté plus par plaisanterie qu'autrement. Quiconque a fréquenté M. de Vaudreuil lui aura sans doute entendu raconter cette histoire, qu'il ne se lassait point de répéter, non plus que vingt-cinq Français qui furent témoins de la confiance avec laquelle le jongleur lui débita l'entretien qu'il prétendait avoir eu avec son démon.

Le mauvais succès de cette entreprise rendit mes sauvages plus circonspects, et moins empressés à se joindre aux Canadiens; la perfidie du soldat français les prévint terriblement contre toute la nation. Ils ne voulaient plus avoir de liaison avec un peuple qui leur paraissait capable de violer ce qui doit être le plus sacré parmi les hommes; et s'ils demeuraient encore soumis à la France, je m'apercevais que c'était plutôt par crainte que par inclination, tant ces bonnes gens, dans leur ignorante simplicité, aiment qu'on ait de la bonne foi.

Je fis moi-même quelque temps après dans leur esprit assez mal l'apologie de la nation française, en les quittant d'une manière qui ne dut pas leur faire plaisir. Ils n'auraient pas manqué de me le reprocher si, pour me mettre à couvert de leurs reproches, je ne les eusse abandonnés pour jamais. C'est un détail que je vais faire, sans chercher à m'excuser de leur avoir faussé compagnie.

M. de Subarcas, gouverneur d'Acadie, fit fréter dans son port une frégate nommée la *Biche*. Ensuite il s'adressa, pour avoir du monde et former son équipage, à M. Raudot, intendant de Canada, et à M. de Vaudreuil, qui envoyèrent à Montréal un officier de Québec, appelé Vincelot, avec ordre de faire cette levée. Cet officier, en arrivant, apprit que le moyen le plus sûr d'avoir des Algonquins était de me mettre dans ses intérêts, et de m'engager le premier. Il m'en fit la proposition d'une manière qui ne me permît pas de balancer un moment

à l'accepter, puisqu'il débuta par me faire entendre que sur cette frégate nous ferions tous les jours des courses sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre, et que plus nous serions de braves gens, plus nous ferions de captures considérables.

L'envie que j'avais d'essayer de la guerre sur mer, où je m'imaginai que tous les jours j'aurais occasion d'en venir aux mains, me fit employer tout le crédit que j'avais sur mes sauvages pour les obliger à me suivre. Mais c'était un voyage à faire plus long encore que celui que nous avions fait vers Orange, et le malheureux succès de notre entreprise, qu'ils n'avaient point eu le temps d'oublier, ne les prévenait pas en faveur d'une nouvelle. Je n'en pus enrôler que vingt qui, ne s'engageant dans cette affaire que par amitié pour moi, exigèrent avant leur départ de n'être soumis qu'à mes ordres. Ils firent plus; armés d'une défiance qui leur paraissait bien fondée, ils demandèrent des vivres pour eux et pour moi, avec la liberté de faire notre route en particulier, soit devant ou après les Français et les Canadiens qui se préparaient à partir au nombre de cent trente; ce qui leur fut accordé.

C'était sur la fin de l'hiver; et les glaces que nous avions à rompre à chaque pas nous firent employer à notre voyage près d'un mois par-delà notre calcul; si bien que M. de Subarcas, qui, sur la nouvelle de notre départ, avait envoyé plusieurs fois un brigantin pour nous faire passer le détroit, ou la baie française, qui sépare l'Acadie de la Nouvelle-Angleterre, apprenant qu'il ne voyait personne, le rappela dans Port-Royal, et ne nous attendit plus. Ce furent des sauvages du lieu qui, nous voyant là tous rassemblés sans savoir quel parti prendre, nous donnèrent cet avis.

Après avoir donc attendu à notre tour neuf à dix jours, vivant des poissons que nous laissaient les marées, nous fîmes un conseil dont le résultat fut de choisir un jour calme, et de hasarder dans un de nos canots quelques-uns des nôtres, pour aller informer de notre arrivée M. de Subarcas. Le danger était

tel qu'il ne pouvait être bravé que par des personnes qui ne le connaissaient point. Il y avait pour le moins trente lieues de trajet ; et pour peu que la mer s'agitât, elle devait engloutir le canot et les hommes. Les Canadiens, qui voyaient tout le péril, ne s'empresaient nullement à s'y exposer. Ils furent ravis lorsqu'ils entendirent que je voulais bien courir le risque d'une pareille navigation avec cinq de mes sauvages. Nous nous embarquâmes tous six dans un petit canot d'écorce, et habillés en Algonquins. C'est de cette façon que je vis la mer pour la première fois.

Par bonheur pour nous, le calme fut tel que nous pouvions le désirer. On eût dit que le dieu des vents, pour favoriser notre témérité, avait enchaîné les aquilons. Nous ne sentions pas même le doux souffle des zéphyrus. La surface des eaux était unie comme une glace ; pour comble de bonne fortune, le temps ne changea point ; et, plus heureux que sages, nous fîmes notre route sans qu'il nous arrivât aucun fâcheux accident. M. de Subarcas, charmé de notre venue, qui lui parut un coup du ciel, nous reçut avec autant de joie que de surprise.

La frégate la *Biche* était encore sur les chantiers. Elle fut lancée à l'eau devant nous ; et la manière dont cela se fit fut, pour mes sauvages de même que pour moi, un spectacle aussi amusant qu'il était nouveau. Nous montions continuellement dessus, comme sur un brigantin qui était dans le port. Nous en admirions la construction ; et un si bel ouvrage de l'art nous donnait une furieuse impatience d'être sur mer pour voir la manœuvre de ces vaisseaux. Cependant le hasard satisfit en partie notre curiosité, en amenant au port un bâtiment sous voiles. Nous fûmes étonnés de sa vitesse et de sa légèreté ; quoiqu'il fût presque aussi gros que la frégate neuve, il semblait voler sur la mer.

C'était un vaisseau de flibustiers, dont le capitaine, qui se nommait Morpain, est présentement, je crois, capitaine de port sur les côtes de Canada. Il venait faire du bois et de

l'eau, et vendre la prise qu'il avait faite sur les Anglais, qui consistait en deux petits bâtiments chargés de farine. M. de Subarcas a toujours regardé l'arrivée de ce navire et la nôtre comme un secours certain du génie qui protège la France ; puisque huit jours après, nous vîmes venir mouiller à la vue de la place vingt-huit vaisseaux anglais, qui comptaient se rendre aisément maîtres de l'Acadie.

Pour leur faire voir que nous étions en état, ou du moins dans la résolution de nous opposer à leur dessein, nous eûmes la hardiesse de nous avancer vers eux trois ou quatre cents, tant Canadiens et sauvages que flibustiers ou habitants du pays. Nous avions ordre de faire d'abord belle contenance, comme si nous eussions voulu troubler leur descente ; mais pour deux cents hommes tout au plus que nous étions de chaque côté à tirailler sur leurs chaloupes, ils mirent à terre plus de quatre à cinq mille Anglais, qui nous firent bientôt reculer. Néanmoins, en reculant, nous faisons sur eux trois ou quatre décharges avant qu'ils pussent nous débusquer de derrière les arbres, et nous obliger à nous retirer plus loin. De sorte qu'en recommençant à tirer ainsi de vingt-cinq en vingt-cinq pas, nous leur tuâmes bien du monde. Notre retraite, semblable à celle des Parthes, était funeste à nos ennemis.

Le gouverneur, craignant qu'à la fin il ne nous fût très difficile de rentrer dans la place, sortit pour nous soutenir à la tête de toute sa garnison, composée d'environ cent soldats. Nous combattîmes tous ensemble avec une extrême vigueur, jusqu'à ce que, voyant notre cavalerie démontée, nous jugeâmes à propos de nous renfermer dans la place ; c'est-à-dire après que le gouverneur eut perdu son cheval, qui fut tué sous lui, et qui était le seul que nous eussions dans notre garnison.

Pendant les premiers jours que les Anglais nous tinrent comme bloqués, ils envoyèrent le long des côtes piller et rava-

ger tout le pays par divers partis, pour tirer quelque fruit du blocus ; ce qui pourtant ne demeura pas longtemps impuni. Le capitaine Baptiste, brave Canadien, quoiqu'il n'eût avec lui qu'une quarantaine de sauvages, les obligea bientôt à se tenir sur leurs gardes. Il leur surprenait à tout moment quelque troupe, qu'il battait, puis il se retirait dans le bois ; et harcelant ainsi l'ennemi, il ne laissait pas de l'inquiéter.

De notre côté, nous commençâmes aussi à faire des sorties, le baron de Saint-Castin avec ses sauvages, et moi avec les miens. Ce gentilhomme était fils d'un baron français, et d'une sauvagesse que son père avait épousée étant prisonnier parmi les sauvages ; et il poussait la bravoure jusqu'à la témérité ; aussi était-il estimé de tout le monde, et regardé comme un officier fort utile à la France. Il joignait à sa valeur toute la probité d'un honnête homme avec un mérite singulier. Il se faisait, ainsi que moi, un plaisir d'être toujours habillé en sauvage.

Enfin les Anglais, considérant que leurs ravages leur coûtaient plus de sang qu'ils n'en tiraient de profit, rappelèrent leurs partis et firent quelques tentatives pour emporter la place ; mais ils furent repoussés à tous les assauts qu'ils y donnèrent. M. de Subarcas sentit alors le besoin qu'il avait des flibustiers et des Canadiens. Outre que sa garnison n'était pas nombreuse, elle était si peu aguerrie, que sans nous elle n'aurait pas tenu vingt-quatre heures. Le soldat, principalement, avait si bien perdu l'espérance de résister longtemps qu'il ne songeait qu'à désertir, et les officiers avaient bien de la peine à les en empêcher. Un jour il en déserta deux, qui donnèrent par leur fuite occasion aux flibustiers de me connaître, et un grand désir de m'avoir pour confrère. Voici l'aventure en peu de mots.

Les deux déserteurs, ayant trouvé moyen de s'écarter, tournèrent sans précipitation leurs pas vers les Anglais, devant nous et en plein midi. Le gouverneur, qui les voyait désertir

si tranquillement, fut irrité de leur procédé, et marqua une extrême envie de les ravoir, pour les traiter comme ils le méritaient. J'entrai dans son ressentiment, et je m'offris à les lui ramener. Il faisait difficulté de me prendre au mot, à cause du péril où il fallait me jeter pour tenir ma parole ; mais sans m'amuser à vaincre sa répugnance par mes discours, je choisis trois de mes Algonquins les plus alertes, et me mis avec eux sur les traces des deux soldats. Nous passâmes avec une vitesse surprenante à cinquante pas des ennemis, qui firent feu sur nous, et nous coupâmes les déserteurs, qui s'étaient arrêtés pour nous voir courir. Nous les saisîmes et les ramenâmes au gouverneur, qui sur-le-champ leur fit couper la tête. En même temps il m'accabla de caresses, et me donna publiquement des louanges, dont ma vivacité le fit repentir une heure après.

Pour proportionner la récompense au service que je venais de rendre, il eut la bonté de m'assigner pour mes sauvages et pour moi une portion copieuse de viande et d'eau-de-vie, dont on commençait à nous faire des parts assez minces. Le garde-magasin, nommé Dégoutin, qui avait eu apparemment en France le même emploi, et qui croyait avoir encore affaire à des soldats français, nous voulut faire passer quinze livres pour vingt, et des os pour de la chair. Je m'en plaignis ; il me brusqua ; et moi, qui n'ai jamais été fort endurant, je lui répliquai par quelques coups de sabre qui le mirent hors d'état de m'empêcher de me faire moi-même bon poids et bonne mesure.

Ce trait fut aussitôt rapporté au gouverneur qui sortit d'un air furieux et vint sur moi, un pistolet à chaque main, jurant, comme on dit, ses grands dieux qu'il casserait la tête à quiconque oserait manquer de respect à ses officiers. Sa colère m'effraya si peu que j'eus la témérité de jurer plus haut que lui, et de le défier de tirer. Il était homme à punir mon audace, et je crois qu'il aurait déchargé sur moi ses pistolets si Mor-

pain et quelques autres flibustiers ne lui eussent retenu les bras, et représenté qu'un sauvage était excusable d'ignorer les lois de la discipline militaire ; et que si nous les apprenions peu à peu de ses soldats, nous leur apprendrions peut-être aussi à être intrépides et fidèles.

Ces raisons, ou plutôt le besoin qu'il avait de mes sauvages, qui, jusqu'au dernier, se seraient tous fait tailler en pièces en me vengeant, ralentirent son courroux. Il nous fit une longue leçon sur nos devoirs, et me dit ensuite qu'il me pardonnait mon comportement, parce qu'il était persuadé que je ne m'y serais pas laissé aller si j'avais su que s'en prendre à un des officiers c'était l'attaquer lui-même, qui représentait la personne du roi. Telle fut la belle action qui fit souhaiter aux flibustiers de m'avoir avec eux. Ils jugèrent par là que j'étais un téméraire qui ne connaissait point le péril, et qui était incapable de plier. En un mot, je leur parus digne d'augmenter le nombre des flibustiers. Cependant ils ne me le proposèrent pas encore.

L'entreprise que formèrent les Anglais après cela ne leur réussit pas mieux que le reste. Ils s'efforcèrent vainement de brûler les vaisseaux qui étaient sous le canon de la place. Si bien que, se voyant près de manquer de vivres, et faisant réflexion que nous les battions de leurs propres armes, en nous servant des farines que Morpain leur avait enlevées, et qu'ils destinaient pour leur flotte, ils prirent prudemment le parti de se retirer. Ils ne nous croyaient pas assez hardis pour oser les attaquer dans leur retraite ; et dans cette confiance ils se rembarquaient avec assez de tranquillité, lorsque, sortant brusquement de nos bois, nous tombâmes à l'improviste sur onze à douze cents hommes qui, en attendant les chaloupes, pillaient quelques maisons situées sur le rivage. Nous en tuâmes un grand nombre avant qu'ils se missent en défense ; mais ils ne tardèrent pas à s'y mettre, et furent bientôt soutenus. Il y eut alors une action des plus

chaudes, et dans laquelle nous eûmes le malheur de perdre M. de Saillant, l'un de nos plus braves officiers. Le baron de Saint-Castin y fut blessé dangereusement, aussi bien que M. de La Boularderie¹.

Quelques flibustiers, auprès de qui je combattais, me remarquèrent avec plaisir dans la mêlée. Ils aperçurent qu'après avoir cassé mon sabre, je me servis de la crosse de mon fusil comme d'une massue, sans m'effrayer d'un coup de feu que j'avais reçu dans la cuisse. Cela les confirma dans la bonne opinion qu'ils avaient de mon courage, et ils résolurent de m'engager à quelque prix que ce fût dans la flibuste. Je découvris leur dessein à la façon seule dont ils firent mon éloge à M. de Subarcas qui, pour me dédommager de la perte de mon fusil, que j'avais entièrement brisé sur les têtes anglaises, me fit présent de celui qu'il portait lui-même. Ce fusil était fort bon, et je m'en suis utilement servi dans la suite.

Au lieu d'employer la frégate la *Biche* à l'usage auquel d'abord elle avait été destinée, M. de Subarcas aima mieux l'envoyer en France porter la nouvelle de l'entreprise des Anglais, et il chargea M. de Laronde d'en aller rendre compte à la Cour. Plusieurs Canadiens furent de ce voyage. Pour mes Algonquins et moi, quelque envie que nous témoignassions de nous mettre en mer, nous ne pûmes en obtenir la permission; le gouverneur, voulant nous garder jusqu'à ce qu'il eût des réponses de France et se proposant même de ne nous renvoyer en Canada qu'à la fin de l'été, s'il ne lui venait pas des ordres contraires. Je me plaindis hautement de son procédé, disant que je ne m'étais engagé que pour faire des courses sur la Nouvelle-Angleterre, et nullement pour m'enfermer dans une place, et en grossir la garnison.

1. C'est ce même officier auquel, il y a quelques années, il arriva un accident à Brest. Il donnait un repas à plusieurs messieurs et dames de la ville sur une frégate neuve, qu'il voulut leur faire voir sous voiles; le bâtiment fit capot à la vue de toute la ville, et tous les convives périrent.

Les flibustiers, pour attiser le feu, nous représentaient qu'on se moquerait de nous en Canada, si l'on nous y voyait retourner au bout de quatre mois sous l'aile de nos pères et mères, après leur avoir dit adieu pour longtemps. Ils m'exposaient en particulier et me vantaient tout ce que leur état avait de plus propre à flatter mes inclinations. « Ce qu'il y a de gracieux parmi nous, disaient-ils, c'est que chacun est officier, et ne travaille que pour lui. Nous sommes tous égaux, et notre capitaine n'a point d'autre privilège que celui de passer pour avoir lui seul deux voix dans les délibérations ; je dis passer, car, pour dire les choses comme elles sont, il n'a qu'une voix comme les autres, ou plutôt il n'en a point du tout, puisque, quand il s'agit de résoudre si l'on attaquera ou non, l'alternative n'est pas à son choix, et qu'il doit nécessairement opiner pour l'attaque, afin de n'être jamais obligé de combattre contre son sentiment. Vous nous avez vus les armes à la main, ajoutaient-ils ; vous avez pu remarquer que nous avons le cœur au métier. Faut-il en découdre ? nous nous y portons en braves gens ; l'occasion nous manque-t-elle d'exercer notre valeur ? rire, boire, jouer, voilà notre occupation. Peut-être vous étonnez-vous que nos vaisseaux soient petits ; mais songez qu'ils en sont plus légers, et nous les voulons de cette sorte pour joindre facilement ceux que nous avons dessein d'attaquer. Si vous étiez d'humeur à prendre parti avec nous, vous verriez que les plus grands vaisseaux ne nous épouvantent point. Avec nos bâtiments de six ou huit pièces de canon, nous en emportons quelquefois de cinquante pièces et de deux ou trois cents hommes d'équipage. Pourquoi cela ? c'est que sans canonner nous allons tout d'un coup à l'abordage, et qu'alors un brave officier vaut mieux que dix soldats.

« Vous avez pu juger aussi, poursuivaient-ils, par les farines que nous avons vendues au gouverneur, que dans les prises que nous faisons nous ne payons qu'un dixième à l'amirauté, et que tout le reste est pour nous. D'abord que nous nous

sommes rendus maîtres d'un vaisseau, nous faisons le partage de ses marchandises au pied du grand mât, quand cela se peut, sinon, nous envoyons vendre la capture au premier port, et nous en partageons le prix. Nous ne sommes pas alors fâchés de n'être qu'un petit nombre : moins il y a de parts, plus elles sont grosses. Au reste, on a souvent éprouvé qu'on est toujours assez de gens à un bord, pour peu qu'on soit d'hommes vaillants. Quoique nous ne soyons pas ordinairement un grand nombre lorsque nous attaquons, cela ne nous empêche pas de combattre à découvert sans nous bastinguer ou retrancher, comme on fait sur tous les autres vaisseaux.»

Tous ces discours, et beaucoup d'autres encore que ces filibustiers me rendaient tous les jours pour me débaucher, m'inspirèrent enfin l'envie d'exercer leur profession avec eux. Je leur promis de les aller joindre le jour de leur départ, le plus secrètement qu'il me serait possible, attendu que M. de Subarcas, qui se doutait de notre complot, leur avait défendu de m'emmener avec eux, sous peine de leur faire perdre ce qui leur était dû de reste pour leurs farines, et qu'il leur devait payer en lettres de change.

J'avais coutume de passer de temps en temps des deux ou trois jours à chasser dans les bois avec quelques-uns de mes sauvages, ou bien j'allais le long des côtes à la découverte. Lorsque je sus le jour que le vaisseau devait partir, et le lieu où je devais l'attendre, je pris au magasin des provisions pour plusieurs jours, et je sortis à mon ordinaire avec neuf ou dix de mes Algonquins, que je menai jusqu'à l'endroit qu'on m'avait indiqué. Dès que je l'eus reconnu, je leur fis reprendre la route de Port-Royal en nous écartant dans les bois, afin de pouvoir leur échapper. J'avoue que ce fut pour moi un triste quart d'heure que celui-là. En considérant que j'allais quitter des amis tout dévoués à mon service, j'en soupirai de douleur ; et malgré la dureté de mon naturel, je me

sentis presque aussi affligé qu'un père que la nécessité oblige à s'éloigner de ses enfants.

J'avais peut-être trente ou quarante pistoles en monnaie du pays, c'est-à-dire en cartes à jouer, signées du gouverneur et de l'intendant. J'avais envie de leur donner cela ; mais je ne savais comment m'y prendre. Cependant je m'avisai de dire à l'un d'entre eux que je m'étais imprudemment chargé de ces cartes, d'autant plus incommodes que pesantes, et que je le priais de les porter à son tour pour me soulager. Après quoi, m'étant arrêté en chemin, je leur dis d'aller toujours au petit pas, ce qu'ils firent dans la pensée que je les rejoindrais dans un moment. Sitôt que je les eus perdus de vue, je retournai vers le lieu où les flibustiers m'avaient donné rendez-vous, et je m'y cachai en attendant leur arrivée.

C'était une petite île à douze ou quinze lieues de Port-Royal. Le soleil commençait à se coucher, quand je découvris le vaisseau des flibustiers : il était temps qu'il parût. Touché de l'inquiétude où j'étais sûr que je mettais mes pauvres sauvages, je les plaignais, et il y avait des moments où je me sentais tenté de les aller retrouver dans le bois. Je suis persuadé qu'ils y passèrent la nuit à me chercher, en poussant des cris et des hurlements. Quoiqu'il en soit, d'abord que je vis venir mes nouveaux compagnons, je cessai de m'occuper des autres, et ne songeai plus qu'à me distinguer dans la flibuste par des actions d'éclat.

La première chose que me dirent les flibustiers fut que le gouverneur, ravi de les voir partir sans moi, leur avait expédié leurs lettres de change le plus galamment du monde : ce qui nous fournit une belle occasion de rire à ses dépens. Je n'aurais guère tardé à m'apercevoir, si je n'en eusse pas déjà été convaincu, que je ne pouvais être avec des vivants d'une humeur plus conforme à la mienne. Ils me revêtirent d'un habit d'ordonnance, se cotisèrent tous pour me faire une bourse, afin que je pusse jouer avec eux : car enfin, que faire sur mer

si l'on ne joue? J'eus peu de peine à m'y accoutumer, et de là prit naissance et racine en moi la maudite passion que j'ai pour le jeu, et que je ne saurais me flatter de pouvoir jamais vaincre.

Je donnai, au commencement, la comédie à ces grivois par mes naïvetés, et par la trop docile simplicité avec laquelle j'exécutais tout ce qu'ils me disaient qu'il fallait faire. Le désir d'apprendre la marine me rendait capable de tout. Je me souviens, par exemple, qu'ils eurent la malice de me laisser pendant un demi-quart d'heure me tourmenter pour empêcher le vaisseau de pencher sur les flots, comme si le poids de mon corps eût pu produire cet effet sur un grand bâtiment de même que sur un petit canot. Heureusement je ne faisais pas deux fois la même sottise, et quinze jours après notre embarquement je n'étais pas plus neuf que les autres.

Ils voulurent voir un jour, pour se divertir seulement, si j'avais mauvais vin; et, remarquant que je n'aimais point cette liqueur, ils me firent boire de l'eau-de-vie. Je m'enivrai de cette boisson sans répugnance, et me mis dans l'état où ils me souhaitaient pour faire leur épreuve. À mesure que les vapeurs de l'eau-de-vie troublaient ma raison, j'en devenais plus gai; ce qui obligea quelques-uns de mes confrères à m'agacer. Ils affectèrent de me dire des choses désobligeantes et de me pousser à bout. Je fus piqué tout de bon; et me jetant sur eux le coutelas à la main, je ne sais ce qu'il en serait arrivé, si des flibustiers qui m'observaient ne m'eussent saisi par derrière, et attaché jusqu'à ce que ma fureur et mon ivresse fussent passées. Ce qu'il y eut de malheureux dans cette scène, c'est que je balafrai un flibustier fort aimé de tout l'équipage, quoiqu'il fût espagnol. J'en eus beaucoup de chagrin, lorsque j'appris que tout cela n'avait été qu'une comédie concertée entre mes camarades. Telle est souvent la fin des jeux de la folle jeunesse: ils dégèrent en affaires sérieuses.

Je brûlais d'impatience de rencontrer un vaisseau pour en venir aux prises avec lui. J'étais fort curieux de voir de quelle

façon je me tirerais d'un combat naval, et j'avouais franchement aux flibustiers que s'ils me faisaient demeurer encore quelque temps dans l'inaction, ils m'obligeraient à regretter mes sauvages. Néanmoins, malgré la démangeaison que j'avais d'aller à l'abordage, il se passa près d'un mois sans qu'il s'en offrît la moindre occasion. À la fin pourtant nous rencontrâmes une frégate anglaise de vingt-quatre pièces de canon et de cent trente hommes d'équipage.

Je n'avais point été surpris qu'on fit la prière publique soir et matin sur le vaisseau ; mais je le fus au-delà de tout ce qu'on peut penser quand j'entendis notre équipage entonner joyeusement le *Salve*, sitôt que nous fûmes à la portée du canon. Effectivement cette prière se trouva très convenable à une vingtaine des nôtres, qui furent tués pendant une demi-heure que nous demeurâmes exposés au feu du canon et de la mousqueterie des Anglais, sans qu'il nous fût possible de les aborder. Aussi, dès que nous eûmes mis le pied sur leur pont, nous terminâmes cette affaire ; et pour cinq hommes que nous perdîmes encore, ils en eurent plus de soixante d'expédiés, et le reste se rendit.

Morpain et les autres jugèrent bien alors qu'ils ne s'étaient pas trompés, quand ils m'avaient fait l'honneur de me croire doué des qualités requises pour être flibustier ; car je fus un des premiers à sauter sur le bord ennemi, et à me jeter au milieu des Anglais, à qui toutefois je ne fis pas grand mal, parce qu'ils ne m'en donnèrent pas le temps, et qu'ils me gratifièrent d'un coup de feu, sans préjudice d'un coup d'épée que je reçus dans le corps. Ces deux blessures m'arrêtèrent tout court et me mirent hors de combat. Nous eûmes huit ou neuf des nôtres qui furent aussi blessés, les ennemis ayant fait sur nous, par leurs meurtrières, deux ou trois décharges de mousqueterie avant que d'amener¹.

1. C'est baisser le pavillon, pour marquer qu'on se rend.